

## LA TOUR DE FRANÇOIS 1er.

Je reviens au Havre, après cette digression, et j'y reviens, mes jeunes amis, pour vous raconter une autre histoire.

Je vous ai dit que, dans la ville toute jeune, toute blanche et toute coquette du Havre, on saluait, à l'entrée du port, *la tour de François 1er*; elle est là, comme pour faire souvenir des temps passés, dans une ville qui ne s'occupe que du présent et qui rêve peu de chevalerie, comme vous le pensez bien. Je suis allé la visiter : elle parlait plus à mon imagination que toutes les usines modernes. Cette tour, qui a sa base dans les flots et dont les murailles sont fortes et épaisses, a été prise par un seul homme et défendue par lui seul contre toute la garnison ; cet homme était Français, et s'appelait Aignan Lecomte.

Écoutez :

C'était pendant la guerre des trois Henri, Henri III, Henri de Guise et Henri de Navarre, époque aventureuse si jamais il en fut. Un jeune homme des environs de Caen s'ennuya de son repos, et, quoique sa fortune et sa position dans le monde le missent à même de rester chez son vieux père, sans être comme tant d'autres obligé de guerroyer pour vivre, Aignan Lecomte s'engagea... Mais, devenu simple soldat, il avait gardé plus d'un sentiment de son éducation première, au dedans de lui il avait conservé plus d'orgueil qu'il n'en aurait fallu à sa situation nouvelle.... Et puis, dans la vie de garnison, il trouvait trop de longs loisirs.

Quand le corps auquel il appartenait vint au Havre, ses journées lui passèrent plus vite ; aller voir la mer, aller s'asseoir sur ses rivages, regarder les vagues venant se briser une à une à ses pieds, lui furent des plaisirs.

La mère et la sœur d'Aignan, d'après tout ce qu'il leur avait écrit du Havre, étaient venues s'établir dans la ville de François 1er ; toutes les deux avaient pris une maison sur les côtes de la Hève, et quand l'exercice, la parade, et la revue étaient finis, Aignan s'empressait d'aller chercher sa sœur pour faire avec elle ses promenades de mer. Mathilde Lecomte avait, comme son frère, une sorte de passion pour la mer. Sa jeune imagination s'exaltait devant l'immensité des flots, c'était avec délices qu'elle

se s'abandonnait dans un léger esquif au balancement des vagues ; ainsi bercée ou poussée par la brise, elle composait et chantait des barcarolles ; et quand Aignan était à ses côtés, tenant la rame et l'aviron, il ne lui manquait rien, car, après Dieu et sa mère, ce qu'elle aimait le plus, c'était son frère, né le même jour qu'elle.

La jeune fille avait une grande exaltation dans l'esprit ; une fois sa mère avait voulu qu'Aignan entrât comme clerc dans l'étude d'un tabellion, et elle avait apporté à son frère l'épée de leur père, et lui avait dit : " Ne sois jamais que soldat, si tu veux que je t'aime toujours." Aussi quand il eut pris la cuirasse et le casque, elle s'attacha encore davantage à lui, et, pour les grandes revues, elle prenait plaisir à lui faire de beaux nœuds d'épaules et à arranger son panache blanc sur son casque.

Un jour, elle passait avec sa mère sur une place de la ville, elle y vit une grande foule rassemblée ; alors les armées n'étaient plus ce qu'elles sont aujourd'hui, et la discipline devait être beaucoup plus sévère, car des aventuriers turbulents composaient plus d'un corps. Cette foule, que Mathilde venait de voir sur la place, était venue là pour voir donner la bastonnade à un soldat, camarade d'Aignan ; et Aignan avait été obligé d'assister, l'arme au bras, à cette exécution militaire ; il en souffrait, il en rougissait, quand ses yeux se détournant du malheureux condamné, rencontrèrent ceux de Mathilde.... Oh ! alors, il devint rouge et tremblant et fut torturé presque à l'égal de son infortuné compagnon.

" Il y a honte à recevoir des coups de bâton ; il y a honte à les voir donner, sans se révolter contre cette barbarie !...."

C'était Mathilde, qui, parvenue jusqu'à près de son frère, lui avait adressé ces mots et avait disparu.

Dès le soir, Aignan se hâta de courir à la demeure de Mathilde, il avait besoin de lui jurer qu'il mourrait plutôt que de se soumettre à la dégradante humiliation qu'elle avait vu le matin même exercer contre un de ses compagnons d'armes.

Il y a une grande puissance dans les paroles, dans les assurances de la personne qu'on aime ; aussi, la jeune fille finit par croire Aignan, et par lui pardonner d'avoir assisté, sans se révolter, à l'exécution du matin.